

LES FILMS D'ICI présentent



Un animal, des animaux

un film de
Nicolas Philibert

© JIM COURREYE 06 - 06/11/2003 - PHILIBERT

REALISATION NICOLAS PHILIBERT / MUSIQUE ORIGINALE PHILIPPE HERSANT / IMAGE FREDERIC LABOURASSE ET NICOLAS PHILIBERT / SON HENRI MAIKOFF ET JULIEN CLOUQUET / MONTAGE GUY LECORNE / ASSISTE DE JULIETTA ROULET / ASSISTANT A LA REALISATION VALERY GAILLARD
DIRECTION DE PRODUCTION FRANÇOISE BURAUX / PRODUCTEUR DELEGUE SERGE LALOU / UNE COPRODUCTION LES FILMS D'ICI - FRANCE 2 - MUSEUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE - MISSION INTERMINISTERIELLE DES GRANDS TRAVAUX, MINISTERE DE LA CULTURE / AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DE LA CINEMATOGRAPHIE, DU MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE, DU MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES, DE CHANNEL 4 TELEVISION, TELEVISION SUISSE ROMANDE, RAI TRE, VPRO / AVEC LE SOUTIEN DU PLAN D'ACTION 16 / 9 DE L'UNION EUROPEENNE / DISTRIBUE PAR MKL POUR LAZENNEC DIFFUSION / AVEC LE SOUTIEN DU GROUPEMENT NATIONAL DES CINEMAS DE RECHERCHE ET DE L'AGENCE DU CINEMA INDEPENDANT POUR SA DIFFUSION



Propos nicolas philibert



Au printemps 1991, René Allio m'a raconté que la Galerie de Zoologie du Muséum, fermée au public depuis un quart de siècle, allait être bientôt restaurée.

Ce cinéaste dont j'ai été plusieurs fois l'assistant et dont je suis toujours resté proche, venait d'être chargé de la scénographie du projet. C'est en parcourant avec lui ce chantier pas comme les autres qu'est née l'envie de faire un film. Bien sûr on allait rénover le bâtiment proprement dit, mais on allait surtout remettre à neuf les fabuleuses collections qu'il renfermait, restaurer en particulier plusieurs centaines de *pièces* parmi les millions d'animaux naturalisés que les chercheurs d'autrefois, voyageurs naturalistes, correspondants étrangers, avaient drainés de tous les coins du globe et amassés depuis plus de deux siècles... Enfin, on allait repenser entièrement le mode de présentation des spécimens pour l'adapter aux connaissances actuelles en matière de Sciences de la Vie.

Pendant des mois, dans le secret des ateliers et des laboratoires du Muséum, on allait donc s'employer à dépeussier, recoudre, panser, rapiécer ou repeindre les pensionnaires de la Galerie, que vingt-cinq ans d'abandon avaient quelque peu défraîchis.

L'un de mes précédents films, *LA VILLE LOUVRE*, explorait déjà les coulisses d'un grand musée... Mais cette fois, il s'agirait d'entonner à ma manière une sorte d'hymne à la diversité du règne animal où mammifères, poissons, oiseaux, mollusques, insectes, amphibiens, reptiles et autres bestioles se partageraient la vedette, reléguant les humains – naturalistes, muséologues, architectes et taxidermistes – au rang de faire-valoir.

J'ai donc entrepris de filmer d'étranges corps silencieux, ces animaux défunts, devenus *objets*, figés pour toujours dans des postures destinées à leur rendre une apparence de vie. Mais filmer ces collections, c'est d'abord découvrir la manière dont elles sont conservées, tout un système de boîtes, de cartons, de bocaux, d'étiquettes, de tiroirs, d'étagères, d'empilements, d'armoires, de vitrines, de rangées, de compartiments...

Autant de divisions et de sous-divisions qui renvoient à ces notions de *règne*, de *classe*, d'*ordre*, de *genre*, de *famille*, d'*espèce* et de *sous-espèce* qui en ordonnent l'inventaire selon une hiérarchie sans cesse remise à jour.

Mais comment donner un semblant de vie à ces corps vidés de leur substance, et dont il ne reste plus que l'enveloppe extérieure? À l'évidence, il faudrait donner l'illusion qu'ils nous regardent, se placer de telle manière que ces yeux immobiles, que ces yeux morts qui jamais ne cillent ni ne se dérobent, retrouvent une apparence d'intensité.

Mais toutes les espèces animales ne s'y prêtent pas, puisque bon nombre d'entre elles possèdent un œil de chaque côté du crâne. Or pour que naisse l'illusion d'un regard, il importe que les deux yeux soient dans l'axe de la caméra.

Et on pourrait aussi parler des postures, des pauses, des expressions dans lesquelles les spécimens ont été *immortalisés*, et qui nous révèlent tant de choses sur l'imaginaire des hommes face à la nature.

De leur examen attentif pourrait naître une Histoire de la taxidermie, qui révélerait l'existence de modes, de courants, de styles, tant il est vrai que la représentation que l'on se fait du monde animal évolue au fil des siècles.

L'image classique du lion, figé dans une posture agressive et guerrière, gueule béante, crocs acérés, une antilope entre les griffes, fait sourire les spécialistes d'aujourd'hui qui, s'ils avaient à naturaliser un tel spécimen, inclineraient sans doute à lui donner une expression plus neutre. L'anthropocentrisme a perdu de sa morgue, tandis que s'est peu à peu imposée l'idée *d'évolution*. Nous savons désormais que tous les êtres vivants qui existent ou ont existé appartiennent à un seul et même arbre généalogique, qu'ils procèdent d'une même filiation, dans laquelle s'inscrit l'espèce humaine elle-même. En quoi ce film n'est rien d'autre qu'un *film de famille*, puisque du dromadaire à la tarentule, tous les animaux sont nos arrière-petits-cousins.

Mais qu'on ne s'y trompe pas! En retraçant la métamorphose de la Galerie de Zoologie, mon ambition n'était ni d'en retracer l'historique ni de faire étalage d'un quelconque savoir scientifique. Ce que propose le film, c'est une mise à distance, une médiation; le regard amusé et fouineur d'un cinéaste qui se serait introduit en ces lieux par effraction; le point de vue d'un amateur de rêves saisi par l'étrangeté, l'émotion que dégagent ces centaines, ces milliers d'animaux immobiles, amassés par les savants d'autrefois et si précieusement conservés par les scientifiques d'aujourd'hui.

Et au-delà, *UN ANIMAL, DES ANIMAUX* parle de notre éphémère passage sur la terre, et nous renvoie aux origines de la vie, à une autre échelle: celle des temps géologiques, qui s'expriment en centaines de millions d'années."

Ce film n'est rien d'autre qu'un *film de famille*, puisque, du dromadaire à la tarentule, tous les animaux sont nos arrière-petits-cousins.



Entretien geneviève meurgues – professeur au Muséum, sous-directeur de la Galerie de l'Évolution



Quel a été votre parcours ?

J'ai une formation de chimiste et de zoologue. Lorsque je suis entrée au Muséum, en 1961, après avoir fait de la recherche fondamentale, j'ai été chargée de la mise au point de procédés de conservation des spécimens d'histoire naturelle, en vue de leur présentation au public. De plus, on m'a demandé de participer à l'élaboration et à la réalisation d'expositions scientifiques :

Le Sahara avant le désert, Les plus beaux coquillages du monde, L'Histoire naturelle de la sexualité...

La dimension sociale de ces nouvelles fonctions m'a captivée. Ce qui est passionnant, lorsqu'on organise une exposition, c'est que l'on va chercher des informations auprès des spécialistes les plus pointus, pour les rendre accessibles au grand public. C'est un échange perpétuel. Une idée ne vaut que si elle est bien communiquée et bien comprise. Il ne s'agit pas d'asséner sa propre vérité.

Le contact permanent et l'écoute du public, c'est cela qui enrichit et façonne notre métier de muséologue. Faire en sorte que les visiteurs accèdent à la connaissance par le plaisir, il n'y a pas de plus beau métier !

En 1965, la décision est prise de fermer la Galerie au public. Quels souvenirs avez-vous gardés de ces années de fermeture ?

Pour aller de mon laboratoire de muséologie à la salle des expositions temporaires, il fallait traverser la galerie pleine d'animaux. Je me régalaï ! C'était un monde extraordinaire que je connaissais bien, car j'y étais venue très souvent quand j'étais adolescente. On travaillait beaucoup, souvent tard dans la nuit. La galerie était plongée dans l'obscurité, on entendait des craquements sinistres... Certains chercheurs qui venaient nous voir n'étaient pas rassurés, ils se cognaient dans les pattes de la girafe et se trouvaient brusquement nez à nez avec l'ours blanc... Mais les années passaient, et les spécimens s'abîmaient de plus en plus. La toiture avait été gravement endommagée pendant la guerre, il n'y avait pas de climatisation... À l'époque, la galerie n'était pas classée monument historique, et les gros animaux ont même failli être vendus. C'était la première galerie de zoologie du monde et on ne la restaurait pas ! J'ai vu des chercheurs, des directeurs de musées étrangers pleurer devant ces merveilles laissées à l'abandon.

À la fin des années 70, on a entrepris la construction d'une zoothèque, qui a permis de mettre à l'abri l'ensemble des collections, à l'exception des grands spécimens : éléphants, girafes, buffles...

Dix ans plus tard, le chantier a enfin démarré. Les animaux qui étaient restés là sont partis à leur tour, et on a pu commencer à les restaurer. J'avoue que lorsque je les ai vus s'en aller, j'étais très inquiète. J'étais viscéralement attachée à cette Galerie, et je n'étais pas certaine qu'ils reviendraient...

Quels ont été vos partis pris muséologiques ?

Cette restauration a été complexe. C'est un des plus vieux musées du monde et nous avons de très vieilles collections. Parmi les dizaines de milliers de spécimens et d'objets qu'abritait la galerie, nous avons d'abord fait un énorme travail de tri. Nous nous sommes rendu compte, par exemple, que ces milliers de poissons conservés dans l'alcool et totalement décolorés n'avaient plus aucun intérêt pour les visiteurs, alors qu'ils ont une valeur inestimable pour les scientifiques. On les a donc regroupés dans la zoothèque pour que ceux-ci puissent continuer à y avoir accès.

de lumière. C'est véritablement une nouvelle étape dans l'histoire de la muséologie des sciences naturelles.

D'un point de vue personnel, quels ont été les grands moments de cette rénovation ?

Il y a d'abord eu le retour des baleines, au beau milieu d'une nuit. Elles avaient été restaurées à Waterloo, en Belgique, et le convoi exceptionnel qui nous les ramenait a dû faire une halte... sur le Pont d'Austerlitz !

Puis, tous les animaux sont revenus et nous avons mis la caravane en place avec René Allio.

Quand l'éléphant est arrivé, nous avons tous versé une larme et nous avons organisé une petite fête. On lui a fait les offrandes traditionnelles comme cela se fait dans le Maghreb : des dattes, du lait, (mais aussi du vin rouge !). On avait dû lui ramollir les oreilles pour qu'il puisse passer la porte...



Tous les animaux que nous avons décidé de présenter dans la galerie ont été minutieusement restaurés par les taxidermistes ; nous avons également fait des moulages, et mis l'accent sur la pédagogie. Le musée est là pour faire connaître la nature aux visiteurs, faire comprendre ses mécanismes, la faire aimer, et aider ainsi à mieux la protéger.

Avec René Allio et les architectes, nous n'avons pas cherché à copier la nature, comme cela se faisait un peu partout dans les années 70. À cette période, très marquée par l'écologie, on présentait la nature sous forme de dioramas, on recréait des rivières, des bouts de décors... Mais la nature n'est pas faite pour être mise dans un musée.

Et, plutôt que de vouloir la copier, nous avons cherché à la suggérer, notamment grâce aux jeux

Mais pour moi, le plus grand moment a été l'installation des insectes dans les vitrines. Et bien sûr, l'inauguration, qui a ouvert une nouvelle page dans l'histoire du Muséum National d'Histoire Naturelle. Cette journée a été très émouvante.

Dans le film, on vous voit partir en guerre contre la poussière, contre les risques qu'elle représente pour les vitrines. Avez-vous fini par régler ce problème ?

Oui, je ne m'étais peut-être pas bien fait comprendre, mais cette question est cruciale dans un musée. La poussière véhicule des œufs d'insectes qui peuvent parasiter et détériorer toute une vitrine. C'est pourquoi il était très important qu'elles soient étanches. Celles que nous avons maintenant sont satisfaisantes, mais nous avons dû nous bagarrer..."

Propos recueillis par Stéphane Lemolleton

Entretien jack thiney – taxidermiste



Comment êtes-vous devenu taxidermiste ?

J'ai toujours eu une attirance pour la nature, les oiseaux, les animaux en général. Quand j'étais enfant, je voulais devenir agriculteur, mais mes parents n'avaient pas de terre, c'était pas évident... Un jour – j'avais 17, 18 ans –, mon père m'a emmené chez un taxidermiste. C'était un atelier magnifique avec des animaux partout... J'ai eu le coup de foudre ! Pendant quelques mois, j'ai appris les bases du métier auprès d'un vieux taxidermiste, puis je suis entré au Muséum. J'ai d'abord travaillé sur des petits spécimens, des oiseaux, des rongeurs et, progressivement, on m'a confié des spécimens plus importants, des grands mammifères...

Quelles sont les différentes techniques ?

En taxidermie traditionnelle, on dépouille l'animal et on reconstitue sa forme avec une armature en fil de fer et de la fibre de bois... Mais cette technique s'utilise uniquement pour des animaux de petite taille. Au-delà de celle d'un renard, il faut passer au mannequin rigide en polystyrène.

Dans l'esprit des gens, la taxidermie a quelque chose d'un peu morbide...

C'est vrai, mais ce que les gens ignorent, c'est que le dépouillage (le moment où l'on enlève la peau) ne représente qu'une part très faible du travail, en temps et en intérêt. Pour moi, c'est plus un travail de sculpture qu'autre chose.

D'ailleurs, pour les gros spécimens, je commence toujours par faire une maquette en plastiline, à échelle réduite, ce qui me permet d'étudier la position que je vais leur donner. C'est un protocole de fabrication dérivé de la sculpture animalière, dont nous avons l'exclusivité au Muséum.

Comment décide-t-on de la posture dans laquelle on va figer un animal ?

Quand on travaille pour un musée, chaque spécimen répond à des contraintes précises liées à l'espace, à la dimension des vitrines, à la hauteur où il est présenté... Si les visiteurs doivent arriver par la gauche, on pourra nous demander de lui tourner la tête vers la gauche, etc.

Dans le passé, les postures dans lesquelles on immobilisait les animaux n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui. Ça évolue ?

C'est notre façon de percevoir les animaux qui a changé. Au XIX^e siècle, la mode consistait à représenter des scènes de prédation, ça fascinait les gens. Ils voyaient le monde sauvage comme cruel, en opposition avec l'Homme qui incarnait toutes les valeurs positives.

Aujourd'hui, la conscience des problèmes écologiques a pris le dessus, et cette perception est complètement abandonnée.

On ne va pas représenter un loup en train de hurler tout seul derrière sa vitrine ; ça n'aurait aucun sens ! On aurait plutôt tendance à faire le contraire, à montrer l'animal comme victime et l'homme comme prédateur.

À quoi ça sert, de conserver des animaux ?

Dans la nature, de nombreuses espèces sont menacées, certaines ont même complètement disparu, et nous avons le devoir d'en conserver une trace, un témoignage. Bien sûr, on pourrait se contenter de faire des fac-similés, des moulages en plastique, mais ça ne remplacerait pas le vrai, avec la valeur émotionnelle qu'on lui attribue.

Mais il y a surtout un intérêt scientifique : on n'aurait pas pu faire de l'amplification d'ADN sur l'antilope bleue d'Afrique du Sud si nous n'en avions pas conservé un spécimen.

Les enfants qui visitent la Galerie se demandent souvent si les animaux présentés ont été tués exprès...

C'est arrivé dans le passé, mais c'est bien fini.

La dernière grande mission de collecte d'animaux remonte à plus de vingt ans. Aujourd'hui, nous essayons de récupérer les animaux qui meurent dans les zoos, mais ça n'est si simple !

La plupart du temps, on les envoie à l'incinérateur. C'est dommage ! On laisse perdre toutes sortes d'animaux superbes, alors qu'on pourrait constituer une collection fabuleuse pour les autres musées ou nos propres réserves.

Et, finalement, c'est notre savoir-faire qui est menacé de disparaître..."

Propos recueillis par Stéphane Lemolleton

Le Muséum

Les collections du Muséum National d'Histoire Naturelle, parmi les plus riches du monde, sont estimées à quelques 76 millions de pièces : 35 millions d'insectes, 300 000 oiseaux, 120 000 mammifères, 90 000 reptiles et amphibiens, 2 millions d'invertébrés marins, 65 000 crustacés, 1 million de poissons, 1,6 million d'invertébrés fossiles, 8 millions de plantes, 500 000 roches et minéraux...

Héritier du Jardin Royal des plantes médicinales, créé en 1635 sous Louis XIII, le Muséum fut instauré par un décret de la Convention du 10 juin 1793.

Cet établissement à vocation scientifique et culturelle a, depuis sa création, trois missions principales :

- la conservation et l'enrichissement des collections ;
- la recherche fondamentale et appliquée ;
- l'enseignement et la diffusion des connaissances à l'intention de tous les publics.

Pour les mener à bien, le Muséum dispose de structures exceptionnelles au sein du Jardin des Plantes, notamment 26 laboratoires de recherche et différentes galeries : la Galerie de Paléontologie et ses impressionnants squelettes de dinosaures, la Galerie d'Anatomie comparée, la Galerie de Minéralogie et de Géologie, ainsi que le laboratoire d'Entomologie où les plus beaux insectes du monde sont exposés.

Enfin, la Grande Galerie de l'Évolution, ouverte depuis juin 1994, présente, sur 6 000 m², une exposition permanente consacrée à l'Évolution de la Vie.



Nicolas Philibert filme le Muséum d'Histoire Naturelle comme les coulisses d'un théâtre. Il y aurait les acteurs bien sûr, animaux communs ou exotiques, mais tous triés sur le volet, et puis une vraie petite démocratie de metteurs en scène, conservateurs, scénographes, taxidermistes, partagés plus ou moins consciemment entre le goût de la beauté et le souci de la vérité, et mettant toute leur énergie à la veille de la première à ce que leurs bestioles soient à leur meilleur niveau – peintres en éléphants, épousseteurs de papillons, rempailleurs de singes, emplumeurs de psittacidés, rétameurs de rhinocéros, assembleurs de diplodocus, peaussiers pour gnous, équarrisseurs pour tous ou peigneurs de girafes – troussant ici un groin, là rajoutant quelques métatarses, ailleurs étoffant avantagement une moustache, allant chercher une paire d'yeux au fond d'un tiroir ou quérir un crâne manquant auprès d'un fournisseur...

Des animaux donc, qui seraient au cinéma ce que les marionnettes de Kleist pourraient être au théâtre : des comédiens *parfaits*, que l'on place à l'arraché d'un soir de filage, bêtes de savane-vedettes, sous l'œil du Maître, René Allio, et poissons-figurants, au gré des contingences, à la perceuse, dont Nicolas Philibert, délaissant parfois l'agitation du plateau, filme aussi l'attente, dans la coulisse, cherchant en gros plan dans ces *naturalisés* au regard de verre quelque chose comme, sur le visage de l'Actrice, le secret.

HERVÉ LE ROUX

UN ANIMAL, DES ANIMAUX

Nous sommes au Muséum National d'Histoire Naturelle.

Dans le secret d'un atelier, du haut de son échelle, un homme en blouse procède à de minutieuses retouches de couleurs sur la tête d'une girafe. Non loin de là, un autre homme repeint à larges coups de brosse le dos d'un éléphant. Dans la pièce voisine, un troisième recolle une à une les plumes d'un perroquet : fermée au public depuis vingt-cinq ans, la Grande Galerie de Zoologie va bientôt rouvrir...

UN ANIMAL, DES ANIMAUX raconte la métamorphose de ce lieu et la résurrection de ses étranges pensionnaires, restés si longtemps dans la pénombre et dans l'oubli. Peu à peu, le film nous entraîne dans les laboratoires et les réserves, à la découverte du rêve et de l'étrangeté...

Enfin, la Galerie est prête; l'immense cortège des animaux immobiles se met en marche. Chacun regagne alors sa place pour une nouvelle éternité.



“ ... Il y a quelque chose que je comprends pas : pourquoi cette pauvre vache qu'ils ont construite, il n'y a qu'elle qui est assise ? Pourquoi vous n'avez pas mis les serpents, lézards, fourmis, vers de terre, moustiques ?
Himen, 10 ans

“ Et pourquoi tu n'es pas venu nous voir à la salle de cinéma ? J'ai bien voulu faire ta connaissance et te demander des tas de questions. Mais comment tu as réalisé le film ? Est-ce que tu l'as inventé ? C'est moi Djellel qui t'écris ces petites lignes pour ton plaisir...
Djellel, 9 ans et demi



Nicolas Philibert

Né en 1951. Études de philosophie.

Assistant réalisateur sur des films de René Allio, Alain Tanner, Claude Goretta...

En 1978, il réalise avec Gérard Mordillat un long métrage documentaire, *LA VOIX DE SON MAÎTRE*, ainsi que trois heures de télévision, *PATRONS/TÉLÉVISION*, qui mettent en scène la parole d'une quinzaine de dirigeants de grands groupes industriels français. Censurée à l'époque, cette série sera finalement diffusée par la Sept en 1991 sous le titre *PATRONS 78/91*.

De 1985 à 1988, Nicolas Philibert réalise de nombreux documentaires d'aventure ainsi que plusieurs portraits : *LA FACE NORD DU CAMEMBERT*, *CHRISTOPHE, Y'A PAS DE MALAISE*, *TRILOGIE POUR UN HOMME SEUL*, *VAS-Y LAPÉBIE!*, *LE COME BACK DE BAQUET...*



Entre temps, il produit *L'HEURE EXQUISE*, de René Allio, et publie deux livres :

Ces patrons éclairés qui craignent la lumière, avec la collaboration de Gérard Mordillat, et Hélène Vernet, 39 rue Chaptal, Levallois-Perret, avec la collaboration de Suzel Galliard.

En 1989, Nicolas Philibert tourne *LA VILLE LOUVRE* et en 1991-92, *LE PAYS DES SOURDS*.

Parallèlement – de 1991 à 1994 – il entreprend le tournage d'*UN ANIMAL, DES ANIMAUX*, ainsi que plusieurs films courts destinés à la Galerie de Zoologie du Muséum.

Actuellement, il termine un long métrage documentaire, *LA MOINDRE DES CHOSES* (sortie prévue à l'automne 96).

Fiche technique

Réalisation.....	Nicolas Philibert	Co-production.....	Les Films d' Ici, France 2
Assistant.....	Valéry Gaillard		Muséum National d'Histoire Naturelle
Image.....	Frédéric Labourasse, Nicolas Philibert		Mission Interministérielle des Grands Travaux
et occasionnellement	Philippe Costantini, Éric Millot	avec la participation	du Centre National de la Cinématographie
Assistants caméra	Katell Djian		du Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche
	Jean-Charles Cameau, Martin Legrand		du Ministère des Affaires étrangères
Son.....	Henri Maïkoff		de Channel Four Television
Montage.....	Guy Lecorne		de la Télévision Suisse Romande
assisté de.....	Julietta Roulet		de RAI TRE, et de VPRO
Mixage.....	Julien Cloquet	et le soutien du.....	Plan d'action 16/9 de l'Union Européenne
Musique.....	Philippe Hersant	Distribution.....	MKL pour Lazennec Diffusion
Production musicale.....	Constance de Corbière	avec le soutien de....	
	Double bande		
Directrice de production....	Françoise Buraux		
Producteur délégué.....	Serge Lalou		l'Agence du Cinéma indépendant pour sa Diffusion

France - 1995 - 59 mn - 1.66 - couleurs